Mishima lecteur de Proust

Misako Nemoto

Université Meiji

1. **Commentaires de Mishima sur Proust**
2. Le problème intrinsèque au roman se réduit à savoir pourquoi et comment écrire un roman tout en vivant. […]

D’un autre point de vue, l’on peut dire que le roman est par son essence même un art qui cherche sa méthode.Voilà ce qui le rend différent d’un art comme celui du théâtre qui possède sa propre forme et sa propre méthode. *La Recherche* de Proust s’achève là où le narrateur découvre cette méthode.

[…] Au Japon, il y a trop de romanciers qui ne s’intéressent qu’à la vie. Ou trop de romans qui ne s’intéressent qu’à l’art. (*Shosetsuka no kyûka, Les Vacances d’une romancier,* 1955, 12)

1. Je n’apprécie plus comme auparavant l’incontournable fatalisme de Proust en matière de sa perception humaine, son fatalisme maladif si je puis me permettre. Tout fatalisme semble s’apparenter à du réalisme, mais le vrai réalisme est par définition incompatible avec le fatalisme.

[…] On considère volontiers Proust comme un disciple de Bergson. Toutefois, le seul personnage qui s’éveille à la vraie liberté est le narrateur; or tous les personnages remarquables, à commencer par le baron de Charlus, sont privés de liberté, les amours de ces personnages sont vouées sans exception à l’illusion. Proust, en s’acharnant à observer objectivement les êtres humains, s’est empêtré dans les doctrines du 19e siècles.

Aucun écrivain a surpassé Proust dans le sourire soigneusement méprisant esquissé à l’endroit de la possibilité pour un être de devenir un autre. Charlus reste Charlus malgré toutes ses métamorphoses, Albertine reste Albertine par-delà la mort. Cependant, vers la fin du deuxième chapitre du Temps Retrouvé, à la description de la mort sur le champ de bataille de Robert de Saint-Loup, dans les pensées endeuillées que le narrateur adresse à ce noble blond, se faufile la possibilité de la métamorphose d’un être sans la trace d’aucune ironie.

Edmund Wilson compare la lecture de Proust à celle de Leopardi en ce qu’elle laisse un arrière-goût amer. Or cette amertume disparaît brièvement à la mort de Saint-Loup. […] On pourrait écrire sur Proust de manière innovante en l’abordant du point de vue de Saint-Loup. « Il avait dû être bien beau en ces dernières heures. Lui qui toujours dans cette vie avait semblé, même assis, même marchant dans un salon, contenir l’élan d’une charge, en dissimulant d’un sourire la volonté indomptable qu’il y avait dans sa tête triangulaire, enfin il avait chargé. Débarrassée de ses livres, la tourelle féodale était redevenue militaire. Et ce Guermantes était mort plus lui-même, ou plutôt plus de sa race, en laquelle il se fondait, en laquelle il n’était plus qu’un Guermantes […] » [IV, 429]

Que Proust, pourtant convaincu du malheur humain, ait eu même l’espace d’un instant, le pouvoir d’imaginer une mort volontaire si heureuse, relève du miracle. La possibilité d’une mort si belle pour Saint Loup contredit absolument sa théorie générale. (33-34)

1. ***La forêt en fleur***
2. Depuis que je suis venu sur ces terres, je sens en moi comme un sentiment plutôt propre à un vieillard, que je pourrais peut-être nommer, un sentiment d’exil. Aucun lien ne m’attache à ces terres, ni moi, ni ma lignée, rien ne dit cependant qu’un jour, moi, ou ma descendance n’en viennent à entretenir un rapport étroit avec elles. Chaque fois que je montais les marches derrière la maison, étroites et recouvertes de mousse, emprunt d’un tel sentiment, j’étais toujours pris d’un vague à l’âme paisible une fois arrivé en haut d’un petit terrain d’une vingtaine de mètres au carré recouvert de végétation qui n’a d’autre propos que d’offrir un point de vue, tandis qu’une nostalgie lancinante pour le passé me saisissait.
3. Plusieurs fois, les souvenirs m’avaient semblé insignifiants. Il s’agit tout juste d’il y a un ou deux ans de cela. C’est un certain préjugé qui m’avait amené à de telles considérations. Les souvenirs ne sont que la coquille vide des jours passés; si jamais ils servaient de fruits pour le futur, ces fruits n’appartenaient-ils pas à des personnes en déclin désormais privés de présent ? Ainsi pensais-je. La jeunesse qui ressemble à de la fièvre se complait souvent à affirmer aveuglément de telle pensée [aphorisme : influence de Radiguet]. Mais bientôt je changeais de cap, aisément, et me tournais vers une tout autre pensée. Le souvenir était à présent la preuve la plus pure du « présent ». Sans souvenir, il était impossible de tenter de prévoir ou d’interpréter des sentiments aussi purs que l’amour ou le dévouement, qui ne pouvaient véritablement exister à eux seuls dans la réalité. Comme une fontaine que l’on a dégagée de dessous les feuilles mortes réfléchirait pour la première fois le ciel bleu, le souvenir était nécessaire à ces sentiments. Puisque les feuilles mortes éparpillées sur l’eau de la fontaine, ne peuvent à elles seules réfléchir le ciel.
4. Dans la maison où je suis né, souvent résonnaient tard dans la nuit, les sifflets des trains. À l’enfant qui cherchait en vain le sommeil, effrayé par les motifs alambiqués de la boiserie du plafond, ces sons lui arrivaient non pas vraiment comme un vacarme, mais comme le faible écho d’une douce animation inconnue. […]
 L’enfant tentait avec application de se faufiler entre les rêves peuplant son lit solitaire. Là, les sons réels prenaient des formes oniriques. Alors les sifflets – s’assimilaient à une tempête d’automne qui s’enfuyait comme un coup de sifflet à travers un champs en fleur d’une belle journée. Lui apparaissait alors immédiatement en imagination l’allure sévère du train qui file en en ne pensant qu’à lui-même, sans un regard pour la petite gare du nord où la neige commence de tomber – quittant cette gare, chargé d’une multitude de boîtes de pommes vertes et de saumon qu’il transporte depuis une mer encore plus lointaine (avec des réchauds placés au milieu des couloirs et des jeunes filles emmitouflées de châles, des vieillards portant des chapkas de fourrure de loutre) – sans un regard pour le village où fleurissent déjà des camélias, ou les villes industrielles enfumées en désolation, indifférent à leur tristesse. Il voyait superposée, au-delà de la palissade…, la grosse locomotive démarrer en cumulant à plusieurs reprises des crises d’asthmes, sur les rails dont une partie brillait d’une lueur blanche. […]
 À cette époque l’enfant rêvait souvent de train. […] On entend à nouveau le sifflet lointain du train de nuit. […] L’enfant s’est réveillé depuis. L’aiguille de la pendule résonne comme des vaguelettes bégayantes. Pendant un certain temps, les meubles de la chambres ressemblent à des objets inconnus pleins de noblesse. La pendule sonne. L’attention qu’il lui accorde, engloutit à nouveau l’enfant dans ses rêves.
5. Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n’avais pas le temps de me dire : « je m’endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu’il était temps de chercher le sommeil m’éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n’avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j’était moi-même ce dont parlait l’ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et empêchait de se rendre compte que le bougeoir n’était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d’une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j’étais libre de m’y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j’étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j’entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d’un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l’étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu’il suit va être gravé dans son souvenir par l’excitation qu’il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour. (ARTP, t.I, p. 3-4)
6. On ne peut s’empêcher de songer à Proust notant chez Stendhal ce motif de la hauteur, qu’il s’agisse du clocher de l’abbé Blanès, de la forteresse où Fabrice est enfermé, ou de celle qui servira de prison à Julien Sorel. (Marguerite Yourcenar, *Mishima ou* *La vision du vide,* 1980, p.61)
7. De là, on pouvait embrasser d’un seul coup d’œil les toits de la vieille ville. Derrière, on apercevait une pinède éparse à contre-jour, et la mer calme paraissait comme contenue dans une coupe en montrant sa belle face scintillante. Des taches qui semblaient être des fleurs de spirée se mouvant lentement par-ci par-là, n’étaient autres que des voiliers blancs.

 La vieille dame restait de marbre. […]

 L’hôte se retourna et contempla le ciel tout blanc éblouissant que dégagea, dans un grand mouvement de balayage, le haut des chênes agités par le vent, et fut saisi, sans raison, par une angoisse irritante. L’hôte se sentit-il visité par le souffle de la « mort », par le silence d’une toupie limpide au sommet de la vie, un silence ressemblant en quelque sort à la mort ?… (*FF)*

1. Devant lui s’étendait le jardin du midi.

 Sur l’arrière-plan des collines, la pelouse s’embrasait au soleil d’été.

 « On entend le coucou depuis ce matin », dit la novice.

 Dans le bosquet, au-delà de la pelouse, les érables dominaient. Une porte en roseaux donnait sur les hauteurs. Quelques-uns des érables étaient rouges, en plein été, jetant des flammes parmi la verdure. Des pose-pieds s’égaillaient au hasard sur la pelouse et, parmi, des œillets sauvages fleurissaient timidement. À gauche, dans un coin, il y avait un puits avec son tourniquet. Un tabouret émaillé sur la pelouse semblait si chaud au soleil qu’il aurait brûlé à coup sûr quiconque aurait tenté de s’y asseoir. Les nuages de l’été alignaient leurs escarpements vertigineux par-dessus les vertes collines.

 C’était un clair et paisible jardin, sans rien de bien particulier. Tel un rosaire qu’on roule entre les doigts. Y régnait le cri strident des cigales.

 Pas d’autre bruit. Le jardin était vide. Il était venu, pensa Honda, en un lieu de nul souvenir, de néant.

 Le plein soleil d’été s’épandait sur la paix du jardin.

FIN de *La Mer de la fertilité*

25 novembre 1970

1. ***Confession d’un masque***
2. Tu avais promis de m’apporter un livre de Marcel Proust, tu te souviens ? C’est intéressant ?
– J’estime que c’est intéressant. Proust était un sodomite » (il employa le mot étranger). « Il avait des aventures avec des valets de pied.
– Qu’est-ce qu’un sodomite ? » demandai-je. (Gall., 1971[ vo : 1947] pour la trad. fr., p.221)
3. Pendant de nombreuses années, j’ai soutenu que je pouvais me rappeler des choses vues à l’époque de ma naissance. (incipit)

 Longtemps, j’ai prétendu que j’avais vu la scène de ma naissance. [ma traduction]

1. Quand j’arrivai ce soir-là dans notre maison de banlieue, j’envisageai sérieusement le suicide, pour la première fois de ma vie. Mais à la réflexion cette idée me parut ennuyeuse et je décidai, en fin de compte, que ce serait une affaire ridicule. Par une disposition naturelle, je répugnais toujours à m’avouer vaincu. De plus, me dis-je, nul besoin de commettre moi-même cet acte décisif, alors que je suis entouré d’une abondante moisson de multiples modes de morts : la mort au cours d’un raid aérien, la mort à mon poste de travail, la mort au service militaire, la mort sur le champ de bataille, la mort dans un accident d’automobile, la mort par suite de maladie. Sans aucun doute, mon nom était déjà inscrit sur l’une ou l’autre de ces listes : un criminel condamné à mort ne se suicide pas. Non, de quelque façon que je vinsse à considérer la chose, la saison n’était pas propice au suicide. J’attendrais plutôt que quelque chose me fît la faveur de me tuer. Ce qui, en dernière analyse, revient à dire que j’attendais que quelque chose me fît la faveur de me maintenir en vie. (vf: 201-202, vo: 172)
2. Les avions ennemis avaient modifié maintenant leurs objectifs et attaquaient des cités et des villes plus petites. Il semblait que la vie fût momentanément délivrée de tout danger. Des idées favorables à la capitulation étaient depuis peu en faveur parmi les étudiants. L’un de nos jeunes professeurs assistants commençait à faire des allusions précises à la paix, cherchant à s’attirer les bonnes grâces des étudiants. En observant le renflement satisfait de son nez court, tandis qu’il énonçait les opinions les plus sceptiques, je songeais : « N’essaie pas de me berner. » Et d’autre part, je méprisais les fanatiques qui continuaient à croire à la victoire. Peu m’importait que la guerre fût gagnée ou perdue. Tout ce que je voulais, c’était recommencer une nouvelle vie [renaître à une autre vie]. (vf: 209-210, vo: 179)
3. Quand je pus enfin quitter mon lit, j’appris la destruction de Hiroshima.

 C’était notre [la] dernière chance. Les gens disaient que ce serait maintenant au tour de Tokyo. Vêtu d’une chemise et d’un short blancs, je circulais dans les rues. (vf: 210, vo: 180).

1. […] je ne pouvais m’empêcher de croire que je me rappelais ma propre naissance. Peut-être ce souvenir était-il fondé sur un propos que j’avais entendu tenir par une personne présente à cette naissance, ou peut-être était-il le fruit de mon imagination obstinée. Quoi qu’il en fût, il y avait une chose que j’étais convaincu d’avoir vue nettement, de mes propres yeux. C’était le rebord du cuvier dans lequel on m’avait donné le premier bain. Un cuvier tout neuf, dont la surface de bois soigneusement rabotée était fraîche et lisse comme de la soie; et quand je regardais de l’intérieur, un rai de lumière venait frapper le rebord, où il formait une tache. (vf: 10)
2. L’argument le plus fort contre la véracité de ce souvenir, c’était le fait que j’étais né, non pas en plein jour, mais à neuf heures du soir. Le soleil ne pouvait donc couler à flots. Même si, pour me taquiner, on me disait : « Eh bien alors, ce devait être la lumière électrique », je n’éprouvais pas grande difficulté à me cramponner à ma conviction absurde et à croire que, fût-il même minuit, un rayon de soleil avait sûrement frappé le cuvier, à cet endroit précis. De sorte que le bord de ce cuvier et sa lumière vacillante demeuraient dans mon souvenir comme une chose que j’avais certainement vue lors de mon premier bain. (vf: 11; je souligne)
3. ***La Mer de la fertilité***
4. M : C’est ce qu’a voulu faire Proust aussi. En lisant Bergson par exemple. Il a tenté d’envelopper le monde réel dans son roman

N : C’est ce qui constitue son ambition démesurée. Comme Les Mille et une nuits….

M : Les Mille et une nuits en tant qu’ensemble, oui, c’est vrai. Elles contiennent à elles seules le monde arabe. Mais en ce qui concerne Proust, mon idée est que Proust a tenté de finir la réalité en écrivant son roman. Car les mots n’ont que la fonction de finir, non de commencer. Une fois que quelque chose est exprimée, quelque chose finit. Sans cette conscience, un artiste n’a pas le droit d’exprimer. Personne ne peut arrêter chaque instant passer. Seul les mots peuvent le faire. Et c’est ça, une œuvre d’art. Et dans le prolongement de cette pensée, on arrive à comprendre la volonté de Proust de finir la réalité.

N : Oui, effectivement. Et pour ceux qui viendront après lui, il ne leur restera plus de choix et ne pourront que l’imiter.

M : Ce qui les amène à réfléchir à une autre façon de finir la réalité. Les mots ne peuvent rien commencer, ils ne rénovent pas, ne produisent pas, ne servent pas à faire la révolution. Du moins l’art ne peut servir à la faire. Ils n’améliorent pas la société, ni les hommes. Ils ne font que finir. Il me semble que les mots permettent l’euthanasie du monde. Je pense à Takasebuné de Ôgai, oui, les mots sont une euthanasie. Sinon, l’homme ne peut supporter le passage du temps. (Entretiens avec Nakamura Mitsuo. L’homme et la littérature, Kôdansha Bungeï Bunko, 2003 [1967], p. 238-239)

* David Damrosch : « Comparing the Incomparable : World Literature from Du Fu to Mishima », *Renyxa* 3 (2012), Univ. of Tokyo, p. 149–151
1. for Mishima in the 1960s the time had passed for any direct cultural or literary revival. What his novels suggest, though, are possibilities for more complex interanimations of Asian and European traditions. Thus the tetralogy’s observer figure, Honda Shigekuni, struggles as a law student to make sense of the imported legal codes he is assigned to study, based in Roman law as adapted in the Meiji era. He corrects Roman law’s artificial assumptions of rational order by recourse to “the broader and more ancient legal traditions of Asia” « les traditions juridiques plus anciennes et plus libres de l’Asie », les lois de Manou–specifically, the Laws of Manu. Significantly, however, he has no access to the Laws of Manu in Japanese, much less in the original Sanskrit; instead, he reads them in “a French translation by Deslongchamps” (Spring Snow57) (vf: 75)
2. Proustian moment of active recollection: 1) Chacun des bonbons de l’Impératrice qu’on recevait en prix au jeu de *sugoroku* était moulé en forme de blason impérial. Chaque fois que ses petites dents mordaient un chrysanthème rouge, la couleur des pétales devenait plus franche avant de se dissoudre et, sous la langue, le dessin finement gravé d’un chrysanthème blanc plein de fraîcheur s’était brouillé pour fondre en liquide sucré. Chaque chose lui revenait — les pièces sombres de l’hôtel Ayakura, les paravents de cour ramenés de Kyoto avec leurs motifs de fleurs d’automne, la paix majestueuse des soirs, la bouche de Satoko s’ouvrant en léger bâillement à demi cahé derrière le flot de ses cheveux — chaque chose lui revenait telle qu’il l’avait alors vécue, dans toute sa distinciton solitaire. Mais il se rendait compte que, lentement, il était en train d’admettre une idée que jamais, auparavant, il n’avait osé concevoir. […] *J’aime Satoko* (178) (vf. 211: vo. 190-192)
3. bringing Kiyo to his true “role in life” as a Proustian lover. The result, though, is no simple imitation of Proust, a result that would be no better than the fatuous Westernization of Kiyo’s father the Marquis. Instead, Proust serves as a conduit to bring the story back to the world of Murasaki in a new and modernist way. Throughout the tetraology, Kiyo has mysterious dreams, but these turn not to be a modernist means of working through remembrances of things past (as they are in Freud and in Proust). Instead, Kiyo’s dreams foreshadow his future reincarnations in the subsequent volumes of the series. Uniting his dreams and Honda’s study of the Laws of Manu is the doctrine of reincarnation; what Kiyo’s dreams reveal, though he can’t know this at first, can be called remembrances of things future.
4. Mishima has used Proust to reincarnate the Heian world on new terms, and he uses Murasaki to deconstruct Proust in turn. This double process frees Mishima from imitative dependence on either tradition, even as he draws deeply upon both of them. It is the incommensurability of ancient and modern eras, Asian and European traditions, that fuels Mishima’s most ambitious contribution to modern world literature
5. «  […] Les seules choses auxquelles tu croies pour de bon — et cela sans trop y réfléchir –, ce sont tes allures de beaux garçons, tes changements d’humeur, ta personne et, non pas ta fermeté de caractère mais, au contraire, son absence. N’ai-je pas raison ? […] Et pour moi, c’est la plus grande énigme » (t.I, vf: 125, vo: 114)
6. […] la photographie qui, de toute la collection de photos de guerre, impressionnait le plus Kiyoaki était celle intitulée « Abords du temple de Tokuri : cérémonies commémoratives des morts de la querre », datée du 26 juin 1904. l’an trente-septième de l’ère Meiji. Cette photo, tirée ne couleur sépia, n’avait rien de commun avec le fatras ordinaire des souvenirs de guerre. Elle avait été composée d’un œil d’artiste habile à agencer les volumes : on aurait cru réellement que les milliers de soldats présents avaient été mis en place de propos délibéré, comme les personnages d’un tableau, pour concentrer toute l’attention sur le haut cénotaphe de bois naturel au milieu d’eux. […]

 Il émanait de ces hommes une émotion tangible dont le flot se brisait contre le petit autel blanc, les fleurs, les cénotaphe au milieu. De cette masse énorme, étirée jusqu’au bord de la plaine, une pensée unique qu’aucun langage humain n’aurait pu exprimer, tel un grand et lourd anneau de fer, se rabattait sur le centre.

 L’âge et l’encre sépia teintaient cette photographie d’une atmosphère d’angoisse infinie. (t. I, vf: 14-15)

1. Soudain Kiyoaki eut l’illusion de voir une multitude de troupes alignées, tout comme dans l’image familière des morts de la guerre russo-japonaise, près du temple de Tokuri. La tête inclinée, des milliers de soldats entouraient par groupes un cénotaphe blanc en bois et un autel recouvert d’étoffes agitées dans le vent. Cette scène ne différait de la photo que dans la mesure où les épaules des soldats étaient couvertes de neige, laquelle blanchissait aussi les visières de leurs casquettes. Dès l’instant où il vit ces fantômes, Kiyoaki comprit que tous étaient morts au combat. Les milliers de soldats que l’on voyait là-bas s’étaient rassemblés, non seulement pour prier à la mémoire des camarades tombés en combattant mais aussi pour pleurer leurs propres vies.

 L’instant d’après, les ombres avaient disparu. (t. I, vf: 113-114)

1. Tout à coup, à la place du cailloutis qui s’étendait au soleil d’hiver, Honda ne vit plus qu’un terrain vaste et stérile. La scène de la photo intitulée « Abords du temple de Tokuri : cérémonies commémoratives des morts de la querre », que Kiyoaki lui avait montrée il y avait bien trente ans, lui revint intensément à l’esprit. […] Elle se superposait à présent au spectacle qu’il avait devant lui, jusqu’à occuper entièrement son esprit. L’une marquait la fin d’une guerre, c’était ici le début d’une autre. Vision de mauvais augure en tout cas.

[description à nouveau scrupuleuse de la photo] Cette vision lui laissa dans le cœur un chagrin indicible. (t. III, vf: 132-133)

1. Il [le vieux Honda déchu] avait coutume de se laisser emporter par des rêves chaque matin. Il ruminait tel un bovidé.

C’étaient des rêves lumineux et scintillants, bien plus remplis du bonheur de vivre que la vie elle-même. Peu à peu, les rêves de son enfance et de sa jeunesse finirent par dominer. Dans un de ces rêves, il se revoyait goûter les beignets que sa mère avait faits, par un matin de neige.

A quoi tenait le retour obstiné d’un menu épisode dépourvu de signification ? A coup sûr, précisément, au fait que c’était un menu épisode sans signification aucune qu’il s’était rappelé des centaines de fois au cours d’un demi-siècle. Lui-même ne pouvait s’expliquer cette emprise sur sa mémoire.

Les dernières traces de la salle où l’on servait le petit-déjeuner avaient probablement disparu, tellement la maison de Hongo avait été souvent rebâtie. Élève de seconde au Collège des Pairs, en rentrant à la maison — ce devait être un samedi — Honda avait passé avec un camarade à une résidence universitaire, d’où il était revenu chez lui, affamé et sans parapluie.

D’habitude, il entrait par la porte de la cuisine, mais ce jour-là, il avait fait le tour pour voir la neige dans le jardin. Les paillassons qui protégeaient les pins contre l’hiver étaient tachés de blanc. Les lanternes de pierre se coiffaient d’un brocart blanc. Ses souliers crissaient en traversant la neige, et [en entrevoyant le bas de la robe de sa mère vire-voleter dans son remue-ménage contre la fenêtre de la salle à manger, recouverte de shôji ouvert en bas pour contempler la neige, il se sentit tout à coup égayé.]

« Tu dois avoir grand-faim. Arrive, mais fais tomber d’abord la neige. »

Sa mère resserra son kimono. Ôtant son pardessus, Honda se glissa dans le « kotatsu ». Comme essayant de se rappeler quelque chose, sa mère souffla sur la braise. D’un geste, elle releva une mèche de ses cheveux pour la protéger de la cendre.

« Attends une minute, dit-elle entre deux souffles. J’ai quelque chose de bon pour toi. »

Posant une petite casserole sur la braise, elle la frotta d’un papier gras, puis elle versa des ronds de pâte bien nets sur la graisse toute chaude.

C’était le goût de ces beignets que Honda se rappelait si fréquemment en rêve : le goût du miel et du beurre fondu par cet après-midi neigeux. Il ne se rappelait rien de plus délicieux.

Mais pourquoi ce simple détail était-il devenu le germe d’un souvenir qui l’accompagnerait sa vie durant ? Il n’était pas douteux que cette gentillesse inhabituelle de la part de sa mère si stricte avait ajouté au plaisir. Une étrange tristesse se mêlait à ce souvenir : la silhouette de sa mère tandis qu’elle soufflait sur la braise; la rougeur qui luisait à ses joues en rallumant, à chaque souffle, des braises auxquelles il n’était pas donné de réchauffer le salon de cette maison économe, qui restait sombre même à la clarté de la neige ; les jeux de la lumière et des ténèbres, les ombres répandues sur les joues de sa mère chaque fois qu’elle prenait son souffle. Et peut-être l’ardeur de ses gestes et ce rare accès de gentillesse dissimulaient-ils une douleur qui, toute sa vie, était demeurée muette. Peut-être, de façon transparente et immédiate, la saveur débordante des beignets et son jeune palais inexpérimenté lui avaient-ils révélé un sentiment d’affection. Il ne pouvait y avoir d’autre explication à cette tristesse.

Soixante ans s’étaient écoulés, comme un seul instant. Quelque chose l’envahit, l’incitant à repousser la vieillesse, l’implorant, comme s’il eût caché son visage dans la chaleur du sein maternel. Quelque chose qui avait traversé soixante années dans un goût de beignets par une journée de neige, quelque chose qui ajoutait à ce qu’il savait, et ne dépendait pas du sentiment d’exister, mais plutôt du bonheur lointain d’un moment; quelque chose qui dissipait les ténèbres de la vie au moins en cet instant, comme un lumière au loin sur une lande obscure dissipe une infinité de ténèbres.

Rien qu’un instant. Honda sentait que rien de rien ne s’était passé dans l’intervalle qui séparait le Honda de sa seizième année du Honda de soixante-seize ans. Rien qu’un instant, le temps pour un enfant, à la marelle, de sauter un fossé. (t. III, vf: 54-56, vo: 52-54)

1. Tout était calme, mais il y avait des mouvements légers et des choses s’élevaient doucement. Quand il y jeta un regard, on eût dit comme une hallucination où des cadavres noircis se seraient mis à remuer, en proie à une vermine innombrable. C’étaient des cendres soulevées par la brise et qui montaient de partout. Cendres blanches et cendres noires. De la cendre qui flottait, en venant se coller à un mur croulant, y demeurait. Cendres de paille, cendres de livres, cendres d’une librairie d’occasion, cendres d’une échoppe de fabrication de couvertures, elles voletaient chacune de son côté ou se mélangeaient au hasard, allant de-ci, de-là, survolant l’étendue dévastée.

 L’eau qui giclait d’une conduite éventrée faisait reluire le goudron noir d’une portion de route.

 Les cieux étaient étrangement vastes et les nuages d’été d’un blanc immaculé.

 […]

 Le vaste panorama dévasté qui s’étendait sous ses yeux, ressemblant à la fin du monde, n’était pas lui-même la fin, non plus que le commencement. C’était un monde qui , imperturbablement, se régénérait lui-même d’instant en instant. La conscience *alaya* que rien ne troublait acceptait cette étendue de ruines rougeâtres comme un monde unique, pour l’abandonner l’instant d’après, acceptant de même façon d’autres mondes dont la couleur de la destruction se faisait plus sombre chaque jour, chaque mois. (t. III, vf: 169-170, vo: 145-146)

1. Si c’était cette notion du temps incorporé, des années passées non séparées de nous, que j’avais maintenant l’intention de mettre si fort en relief, c’est qu’à ce moment même, dans l’hôtel du prince de Guermantes, ce bruit des pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la petite sonnette qui m’annonçait qu’enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, je les entendis encore, je les entendis eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé. Alors, en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l’instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus effrayé de penser que c’était bien cette sonnette qui tintait encore en moi, sans que je pusse rien changer aux criaillements de son grelot […] Pour tâcher de l’entendre de plus près, c’est en moi-même que j’étais obligé de redescendre. C’est donc que ce tintement y était toujours, et aussi, entre lui et l’instant présent tout ce passé indéfiniment déroulé que je ne savais pas que je portais. Quand elle avait tinté j’existais déjà, et depuis pour que j’entendisse encore ce tintement, il faillait que je n’eusse pas un instant cessé, pris le repos de ne pas exister, de ne pas penser, de ne pas avoir conscience de moi, puisque cet instant encore ancien tenait encore à moi, que je pouvais encore le retrouver, retourner jusqu’à lui, rien qu’en descendant plus profondément en moi. […] (*ARTP,* T. IV, 623-624)
2. — La mémoire est comme un miroir fantôme. Il arrive qu’elle montre des choses trop lointaines pour qu’on les voie, et elle les montre parfois comme si elles étaient présentes. (t.IV, vf: 276)
3. « Cela aussi est comme c’est dans le cœur de chacun. »(t.IV, vf: 276)
4. J’éprouvais un sentiment de fatigue et d’effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, secrété par moi, qu’il était ma vie, qu’il était moi-même, mais encore que j’avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu’il me supportait, moi, juché, à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir sans le déplacer comme je le pouvais avec lui. La date à laquelle j’entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray, si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne me savais pas avoir. J’avais le vertige de voir au-dessous de moi, en moi pourtant, comme si j’avais des lieues de hauteur, tant d’années.

 […] il ne me semblait pas que j’aurais encore la force de maintenir longtemps attaché à moi ce passé qui descendait déjà si loin. Aussi, si elle m’était laissée assez longtemps pour accomplir mon œuvre, ne manquerais-je pas d’abord d’y décrire les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place si considérable, à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l’espace, une place au contraire prolongée sans mesure puisqu’ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer — dans le Temps

FIN.

1. Devant lui s’étendait le jardin du midi.

 Sur l’arrière-plan des collines, la pelouse s’embrasait au soleil d’été.

 « On entend le coucou depuis ce matin », dit la novice.

 Dans le bosquet, au-delà de la pelouse, les érables dominaient. Une porte en roseaux donnait sur les hauteurs. Quelques-uns des érables étaient rouges, en plein été, jetant des flammes parmi la verdure. Des pose-pieds s’égaillaient au hasard sur la pelouse et, parmi, des œillets sauvages fleurissaient timidement. À gauche, dans un coin, il y avait un puits avec son tourniquet. Un tabouret émaillé sur la pelouse semblait si chaud au soleil qu’il aurait brûlé à coup sûr quiconque aurait tenté de s’y asseoir. Les nuages de l’été alignaient leurs escarpements vertigineux par-dessus les vertes collines.

 C’était un clair et paisible jardin, sans rien de bien particulier. Tel un rosaire qu’on roule entre les doigts. Y régnait le cri strident des cigales.

 Pas d’autre bruit. Le jardin était vide. Il était venu, pensa Honda, en un lieu de nul souvenir, de néant.

 Le plein soleil d’été s’épandait sur la paix du jardin.

FIN de *La Mer de la fertilité*

25 novembre 1970